

"Quand vous vieillissez ici, vous êtes seul..."

Entretien avec M. Boubacar Ba, 65 ans, du CAARRA *

Propos recueillis par Abdellatif CHAOUISTE et Anne LE BALLE

E.d'I. : Y a-t-il beaucoup de vieux Africains qui vivent en France ou est-ce qu'ils repartent au moment de la retraite ?

Boubacar BA : Il y a des anciens militaires, il y en a qui sont Français. La plupart de ceux qui sont venus ne souhaitent pas passer toute leur vie ici. La plupart c'est comme moi. Si tout va bien, quand je suis à la retraite dans deux ans je rentre au pays. Dans les gens de mon âge, il y en a un qui est rentré l'année passée, et un autre cette année. C'est le travail qui nous a amené ici, sauf pour les étudiants. Alors si on peut rentrer avant la retraite on le fait, sinon on reste jusqu'à la retraite et après on rentre. Ceux qui restent ici, c'est malgré eux, et il y en a très peu. Il y en a qui ont des enfants ici. Moi ça fait 36 ans que je suis ici, et mes enfants sont nés ici, mais moi je tiens à rentrer chez moi. S'ils veulent pas venir ils restent ici.

E.d'I. : Pour vous, vieillir dans l'immigration et vieillir au pays ce n'est pas la même chose...

B.B. : Oh non, vieillir ici ce n'est pas une vie. Parce qu'ici c'est le travail qui nous a amené. Quand on a la retraite, il vaut mieux rentrer chez soi parce qu'on ne peut pas vivre ici convenablement, c'est impossible. Parce que la mentalité ici n'est pas la même. Quand vous

vieillissez ici, vous êtes seul. Vous n'avez personne. Les enfants peut-être qu'ils viennent vous voir de temps en temps mais c'est tout. Là-bas, vous avez toute la famille qui vous entoure. Vous vieillissez tranquillement dans la famille. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, c'est à la portée de la main. Ici, vous vieillissez tout seul. Vous pouvez même mourir chez vous tout seul, et même les voisins ne le sauraient pas.

E.d'I. : Cela se passe comme vous dites ici même quand les enfants sont là ?

B.B. : C'est la mentalité d'ici. Les enfants qui sont nés ici prennent la mentalité d'ici. Même s'ils connaissent un peu le pays, c'est seulement pour les vacances, pour visiter. Pour eux, là-bas c'est pas leur pays. C'est leur pays parce qu'ils sont nés et ont grandi ici. Alors leur mentalité, c'est la mentalité française. Ils viennent voir la famille, et puis ils rentrent chez eux. Alors que là-bas vous êtes entourés il y a toute la famille et quand ce n'est pas vos enfants, les neveux, les cousins. Alors qu'ici, qu'est-ce qu'on a : à part les enfants et quelques amis, mais chacun a ses occupations... mais ce n'est pas la même chose. Ici, vous êtes dans un immeuble, vous rencontrez le voisin,

vous dites "bonjour, bonjour", et c'est fini. Alors que là-bas on est tous de la même famille, que ce soit les amis, les voisins... Ici c'est pas ça. Vous pouvez rencontrer un voisin et il ne vous dit même pas bonjour. Ou bien tantôt il dit bonjour, tantôt il dit pas bonjour, ça se passe comme ça. On peut rester malade dans son appartement jusqu'à que la mort s'en suive, et personne vient. Ça c'est la mentalité européenne. Dans tous les pays développés c'est comme ça. Pourquoi ? Parce que personne ne s'occupe de personne. Chacun s'occupe de ses propres affaires. Là-bas si vous avez quelque chose, tout le monde est là, chez vous, que ce soit sur la route, que ce soit à l'hôpital, partout... vous êtes entourés. Au moins, on est plus tranquille !

E.d'I. : En même temps, votre place n'est pas la même, vous avez un rôle à jouer... Quelle est la place de l'ancien ?

B.B. : Comme on dit, le vieux est un dictionnaire. C'est une ressource. Parce que les conseils qu'il peut donner, qu'on écoute, c'est pas la même chose qu'un jeune. Quand un vieux parle, il est écouté, et on lui obéit. C'est ça la mentalité africaine. On dit que les vieux ce sont les sages. Et on a toujours

Entretien avec François Rocha-Semedo président du Collectif des Associations Africaines de la Région Rhône-Alpes (CAARRA)

F. Rocha-Semedo : Le CAARRA est un regroupement de 26 à 28 associations africaines. L'objectif est de regrouper ces associations qui restent complètement indépendantes dans leurs actions, afin de défendre des intérêts communs et aussi organiser et permettre la dynamique de rencontre entre les diverses nationalités africaines. Nous avons des actions d'accompagnement scolaire auprès des enfants, un comité des femmes qui traite des problèmes des femmes. Il y a aussi parfois des actions auprès des jeunes, qui sont souvent difficiles à rassembler car ils sont pris entre plusieurs cultures, culture d'origine et culture française... Par exemple pour le 150e anniversaire de l'abolition de l'esclavage nous avons fait des projections de films. Un autre aspect du collectif où nous sommes plus proches de nos anciens, ce sont les commémorations, par exemple pour les guerres, où il y a eu des massacres d'Africains, parmi ceux qu'on appelait les "tirailleurs sénégalais", qui venaient en fait de différents pays d'Afrique. On trouve donc parmi les anciens vivants en France, quelques anciens militaires. En ce qui concerne ceux que l'on appelle les "anciens combattants sénégalais" ou "Tatas sénégalais" ou "tirailleurs sénégalais", nous avons au CAARRA la volonté de préciser ces termes car ils sont en fait des combattants africains, ils se retrouvaient au Sénégal mais venaient de la Côte d'Ivoire, du Bénin, du Mali, du Sénégal... C'est assez réducteur pour l'Africain qui sait que ses parents ont participé à ces guerres, et quand il arrive en France on ne parle que des tirailleurs sénégalais.

E.d'I. : On parle souvent du "mythe du retour", mais il semble que dans le cas des Africains âgés, il ne s'agisse pas d'un mythe mais d'une réalité ?
F.R.S. : Oui, ils retournent au pays, en laissant souvent des enfants ici, qui sont déjà adultes car ils partent souvent quand les enfants sont élevés, et une autre génération s'installe. Souvent c'est le couple des parents qui rentre seul au village.

E.d'I. : On ne vieillit pas pareil ici et là-bas... Quelles sont les différences fondamentales ?

F.R.S. : C'est un problème. Ils ne se sentent pas utiles ici, alors qu'en Afrique ils sont nos anciens, nos repères, nos références, alors qu'ici ils sont un peu mis à l'écart et je pense que cela influence leur choix de repartir là-bas. Certains continuent à travailler là-bas, ils montent une petite structure artisanale, familiale, ou ils sont agriculteurs,... Pourtant ils pourraient tout à fait être utiles ici, mais ce n'est pas reconnu, car dans la mentalité occidentale les anciens sont perçus autrement. L'ancien en Afrique est un conseiller, la référence de toute une culture, c'est celui auprès de qui on va recueillir certaines informations. Il fait toujours partie de la famille, il l'épaulé, on demande son avis, aussi bien en termes d'éducation que d'action dans la vie sociale. C'est le sage auprès de qui on recueille les conseils, il reste actif.

E.d'I. : Ce rôle ne peut-il pas être vécu dans l'immigration au sein de la famille ou au sein de la communauté africaine ?

F.R.S. : Au sein de la famille peut-être, mais il existe vite une sorte de décalage culturel. Par exemple les enfants élevés ici disent "on est adulte", et ne ressentent pas ce besoin. C'est pourquoi les anciens ici se sentent inutiles et préfèrent rentrer. ■

besoin d'un sage dans la famille !

E.d'I. : Et pourquoi on ne peut pas vivre ce rôle ici ?

B.B. : Les Africains qui sont à la retraite et qui vieillissent ici, qu'est-ce qu'ils ont ? A part des rencontres dans des associations, pour discuter, et se retrouver en famille ou avec les copains ou les compatriotes... Ici ou là-bas, les vieux sont écoutés. Il y a le respect entre les vieux et les jeunes. Chacun a sa place.

Président CAARRA : Pour le jeune, ces rencontres familiales sont un peu un apprentissage qui constate ce qu'est cette hiérarchie de la société, pendant un petit moment, parce qu'en dehors de cela, autour de lui, on ne réagit pas comme cela.

E.d'I. : Quel est pour vous le rôle des associations ici ? Est-ce qu'elles font le lien entre les vieux et les jeunes ?

Président CAARRA : En tous cas, certaines essaient de créer cette exemplarité par les rencontres familiales, pour extraire quelques réflexes sociaux comme ils se pratiquent en Afrique. Mais il n'y a pas assez d'occasions, faute entre autres de lieux pour le faire par exemple.

E.d'I. : Est-ce que les retraités africains rencontrent des problèmes administratifs pour la retraite, la reconstitution de carrière... ?

B.B. : Il faut préparer son dossier, le déposer, et puis attendre. Les démarches sont longues. C'est de la paperasserie, mais quand c'est fait, ça va.

E.d'I. : Est-ce que les travailleurs avaient prévu de garder tous les papiers tout au long de leur vie professionnelle ?

B.B. : Dès qu'on commence à travailler, on doit avoir des bulletins de salaire, et il faut les garder, éternellement, jusqu'à la retraite, car tôt ou tard on vous les demande. En général, les gens sont au courant, alors ils les gardent, mais il y a toujours quelques négligeants. Par contre, pour ceux qui ont travaillé en intérim, c'est compliqué.

E.d'I. : Est-ce que les associations jouent un rôle pour ces questions ?

B.B. : Non, ce n'est pas le rôle des associations. Leur rôle est de renseigner. Mais pour s'occuper de la paperasserie, ce n'est pas leur rôle.

E.d'I. : Et pour ceux qui sont rentrés, ont-ils des problèmes pour toucher la retraite là-bas ?

B.B. : Non, je pense qu'il n'y a pas de difficultés. Il faut juste que le retraité aie un compte ici, comme ça sa pension est versée dans son compte et après il fait un transfert de fonds sur un compte là-bas. Il faut juste que le dossier soit bien fini ici.

E.d'I. : A quel âge êtes-vous arrivé ici, et quelle est la moyenne d'âge des autres ?

B.B. : Moi je suis arrivé à 28 ans. Je vais avoir 65 ans. Ça fait 36 ans que je suis ici. Il y a pas mal de personnes comme moi, de plus de 50 ans, qui vont bientôt préparer leur retraite. Et je peux dire que la majeure partie va rentrer là-bas, parce qu'être en retraite et rester ici, ce n'est pas une vie. D'abord vous n'avez pas les moyens de payer tout ce qu'il faut payer ici, les charges et tout ça. Et quand on est à la retraite, on est diminué. Et quand le coût de la vie augmente... C'est pour ça qu'on voit aussi les retraités français qui manifestent. Il y en a qui ne mangent pas de viande

pendant je ne sais pas combien de temps. Ce qui fait que nous, les étrangers, pas seulement les Africains, quand ils sont à la retraite ici, de préférence ils rentrent chez eux. Ils vivront mieux chez eux, avec le peu qu'ils gagnent, que de rester ici.

E.d'I. : Vous parlez des étrangers en général, qui préfèrent rentrer chez eux, mais on voit une partie des retraités étrangers qui restent vivre ici. Pourquoi, selon vous ?

B.B. : Depuis le temps qu'ils sont restés ici, ils ne peuvent plus rentrer chez eux, ils n'ont plus de famille, plus d'amis... Là ça pose des problèmes. Et puis, c'est bien de dire "je veux rentrer", mais ça ne suffit pas, il faut préparer. Il ne s'agit pas seulement de prier, de faire sa valise et de partir. Après tant d'années d'absence, si tu n'as pas où rentrer... Peut-être que les amis peuvent t'héberger quelques temps, mais pas trop. Mais pour ceux qui n'ont plus de famille, plus personne, ce n'est pas la peine d'y aller.

E.d'I. : Connaissez-vous des Africains âgés qui sont dans ce cas ?

B.B. : Certainement il y en a, mais pas à ma connaissance. Moi, après 36 ans ici, quand je vais là-bas, il me reste encore des amis, et puis il y a toute la famille...

E.d'I. : Abordons, si vous le voulez bien, la question de la mort. Quand un Africain âgé meurt en France, quelles sont les pratiques ? Le corps est-il rapatrié ou est-il enterré ici ?

B.B. : Pour les Africains, quand quelqu'un meurt ici, la plupart du temps, on rapatrie le corps. Si ce sont des musulmans, il y a des personnes qui sont là pour les funérailles, pour la cérémonie, avant de

rapatrier le corps. Si c'est quelqu'un qui préfère qu'on l'enterre ici, ce qui n'est pas souvent le cas, il y a toujours cette cérémonie des morts. Si c'est un catholique, c'est par le curé, et on le rapatrie ou on l'enterre ici comme il préfère. Quand on a sa femme et ses enfants ici, il y en a qui préfèrent être enterrés ici pour rester à côté d'eux. Mais la majeure partie préfère aller se reposer chez eux, même quand ils ont de la famille ici, parce que... Je vais citer un cas. J'avais un ami, qui est mort ici, en 1978. Il avait souhaité qu'on l'enterre ici. On a fait le nécessaire et on l'a enterré ici. Mais ce qui se passe, quand on meurt ici, c'est la municipalité qui prend en charge l'emplacement pendant cinq ans. Au-delà, il faut que la famille achète. Alors nous avons acheté sa place pour 30 ans. Et après il faut encore racheter. Parce que si on rachète pas, ils vont le déterrer, et ils vont le brûler. Vous voyez, ce n'est pas ce qu'un musulman souhaite, et même un catholique. Nous on veut qu'on nous enterre et qu'on reste tranquille là. Mais pas que le lendemain on vous déterre et qu'on vous brûle. C'est à cause de ça surtout qu'on préfère qu'on nous ramène là-bas.

Président CAARRA : Ce qui se passe souvent c'est que les associations se cotisent pour rapatrier le corps.

B.B. : Maintenant, il y a des assurances pour le rapatriement du corps, alors la plupart des étrangers s'assurent.

E.d'I. : Avez-vous raconté votre histoire à vos enfants, pourquoi vous êtes venus... ?

B.B. : Mes enfants ont eu de la chance, parce que même en étant nés ici, ils ont toujours eu des cou-



sins qui venaient des autres coins de la France. Chacun donnait des conseils. Ça a été bénéfique pour eux. Ils ont appris nos coutumes, d'abord par moi-même. On a expliqué ce qu'on est, qu'on est venu ici pour travailler, et que tôt ou tard on tient à rentrer chez nous. Même s'ils sont nés ici, il faut qu'ils se considèrent toujours comme des étrangers. Mais c'est difficile de leur faire comprendre parce qu'ils disent : "pourquoi on devrait se considérer comme des étrangers si on est né ici ?". Ils ne voient pas pourquoi. Nous avons transmis notre connaissance, nos coutumes, et notre religion parce que je suis musulman. J'ai enseigné à mes enfants ce que je sais de l'Islam, faire la prière, et d'invoquer toujours Dieu. On est créé pour ça. Tant qu'on est vivant, on doit jouer son rôle en tant que père, oncle ou frère. C'est le rôle des anciens d'enseigner aux enfants, petits-enfants, les

coutumes, la religion, et leur parler aussi du bien et du mal. Si on ne donne pas de conseils ou qu'on n'enseigne pas nos coutumes et notre culture, la culture va se perdre.

E.d'I. : Pensez-vous que cela pourrait être une bonne chose que les vieux restent ici pour transmettre tout cela aux jeunes ?

B.B. : Certainement que les enfants et petits-enfants aimeraient bien que leur père ou grand-père reste auprès d'eux. Mais c'est à la personne de voir. Parce qu'après la mort, tôt ou tard les enfants vont avoir des problèmes pour acheter le tombeau. Si ce n'est pas les enfants, ce sera les petits-enfants. Et au bout d'un moment ils diront "y'en a marre, on a plus les moyens d'acheter le terrain pour les vieux", alors à la fin on va les brûler. C'est pour cela que les vieux préfèrent toujours retourner chez eux. Etre enterré et rester

tranquille. Parce que là-bas on vous déterre pas pour vous brûler. C'est définitif. C'est à la personne même de réfléchir, même s'il elle a des enfants ou petits-enfants ici.

E.d'I. : En ce qui concerne les Africains qui ont combattu dans les troupes françaises. Existe-t-il une reconnaissance de la part de la France, par la pension par exemple ?

B.B. : Je ne sais pas très bien. Mais en ce qui concerne la reconnaissance, il y a le cimetière des Tatas Sénégalaïs ici, à Chasselay, et chaque année nous y allons. Dans les grandes villes, les gens ne sont pas tellement reconnaissants, mais les villageois de Chasselay et des alentours, dans les Monts d'Or, ce sont des braves gens. Ils ont vécu cette guerre, et ils ont vu les Africains qui ont été massacrés pour défendre Lyon de l'entrée des Allemands. Il y en a qui s'en souviennent, la

pharmacienne de Chasselay par exemple a vécu cette guerre-là. Quand les Allemands sont venus, les Africains avaient résisté, et il y avait un seul Français avec eux, qui était leur Commandant, tous les autres avaient pris la fuite. Les Allemands ont été obligés de monter avec les chars. Parmi les victimes, il y a un blessé qui s'est couché et qui a fait le mort, et après il a rampé jusqu'à un endroit, et il y avait une infirmière qui l'a soigné, et c'était cette dame qui est maintenant la pharmacienne, qui est âgée. Dans les Monts d'Oril s'expliquent l'histoire parce qu'ils l'ont vécu. Les anciens se souviennent et ils ont de la reconnaissance. Et ce n'est pas seulement ici. Il y a eu Verdun, et il y a eu je ne sais pas combien de morts là-bas. La France a quand même une reconnaissance, elle a une dette envers l'Afrique, aussi bien l'Afrique Noire que l'Afrique du Nord, parce que nous avons défendu la France contre les Allemands, on s'est fait massacrer, nos grands-pères, nos pères et nous. Ça ne date pas d'aujourd'hui. Voilà pourquoi la France a un rôle à jouer en Afrique. Elle a une dette envers les Africains. Mais il y a toujours eu une amitié entre l'Afrique et la France, et je pense que ça va continuer.

E.d'I. : Qu'est-ce que la France peut faire en Afrique selon vous ?

B.B. : L'Afrique, ce sont des pays sous-développés. Alors il faut que les pays développés les aident parce que si les pays sous-développés ne s'en sortent pas, les pays développés souffriront aussi. Ça sera partout. Tant que là-bas ils seront pauvres, ils viendront ici chez les riches. Et les riches ont besoin des pauvres. Premièrement ils s'enrichissent davantage, parce que la main d'œuvre est moins chère, et

en plus de ça c'est une aide au développement des pays riches. Je veux dire aussi une chose, au niveau de la démographie. J'ai vu écrit un jour que la France a besoin des étrangers, parce que la France vieillit, il n'y a pas assez d'enfants.

E.d'I. : Quand vous dites aider l'Afrique, vous parlez de quel type d'aide ?

B.B. : En Afrique qu'est-ce qu'on a besoin ? On a besoin de l'irrigation de l'eau par exemple. Si l'Afrique a de l'eau, on n'a pas besoin d'aller ailleurs. Alors c'est la technologie, la formation. Parce que la plupart des gens sont déjà formés, mais ce sont les moyens qui manquent. Si on est qualifiés et qu'on a pas les moyens...

E.d'I. : Pensez-vous que les personnes immigrées ici peuvent

faire un lien, se mobiliser pour cela ?

B.B. : Vous savez quand on a travaillé toute sa vie jusqu'à l'âge de la retraite, et qu'on rentre chez soi, on a besoin de calme. On peut donner des idées, des renseignements... Mais c'est le rôle des jeunes. On peut donner peut-être un coup de main. A la retraite, on reste à la maison, on est fatigué. On a déjà assez souffert. Mais avec notre association de l'Amicale des Travailleurs Sénégalaïs, créée en 1978, on a participé à plusieurs actions dans des aides humanitaires, au niveau des jumelages, et aussi de créations d'associations, pour réunir les gens.

■
*** Collectif des Associations Africaines de la Région Rhône-Alpes**

contact : CAARRA-3, rue Emile Dunière
69100 VILLEURBANNE

**"moi, Pedro, 67 ans,
moi, Ali, 63 ans,
moi, Zohra, 58 ans...
je vieillirai ici"**

à l'initiative du F.A.S.
le Mouvement de la Flamboyance
organise un Colloque National

vieillesse et immigration

les 27 et 28 Mai 1999

au Centre des Congrès d'Aix-en-Provence

contact : Mohamed MALKI - La Flamboyance : 01 43 38 38 39